

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 26 NOVEMBRE 1864.

No 48.

ORIGINES ET FORMATION

DE LA LANGUE FRANÇAISE.

(Suite.)

X.

Quelle langue parlaient les Celtes ? Que sait-on de la littérature de ce peuple ?

Voilà deux questions passablement difficiles à résoudre. Nous déclarons tout d'abord ne pouvoir répondre à la première. N'en soyez pas surpris, chers lecteurs ; les linguistes les plus distingués n'y mordent guère : comment voudriez-vous qu'un simple mortel comme nous pût y répondre ?

Toutefois, nous ne craignons pas de nous compromettre en disant que les Celtes parlaient la langue *celtique* ou *gauloise* ; ou, peut-être encore, un des nombreux dialectes de l'hébreu ou du syriaque. Si, par hasard, quelqu'un de nos lecteurs ne trouvait ces explications assez lumineuses, nous en serions vraiment fâché pour lui, vu que nous avons dessein de répondre immédiatement à la seconde question.

XI.

Les Celtes n'ont rien écrit ; toute leur science était renfermée en vingt mille vers, que leurs prêtres, nommés *druïdes*, (du mot *deru*, chêne, à cause de la grande vénération qu'ils avaient pour le *gui*, plante parasite qui croît sur cet arbre,) faisaient apprendre à leurs disciples, avec défense expresse, dit-on, de les confier à l'écriture. Il ne nous reste en conséquence que quelques monuments sur lesquels nous puissions nous appuyer pour apprécier la littérature celtique : ce sont 1° les poèmes d'Ossian, recueillis en Ecosse, au 18e siècle, par MacPherson ; 2° les poésies gauloises ou celtiques, recueillies dans le pays de Galles par Owen Jones ; 3° les poésies celto-bretonnes, traduites au dix-neuvième siècle par M. de la Villemarqué.

Des poésies ossianiques, nous extrairons ce qui suit ; c'est une traduction de l'*invocation au soleil*, qui termine le poème intitulé *Carthou* :

“ O toi, qui roules au-dessus de nos têtes,
“ rond comme le bouclier de mes pères, d'où

“ viennent tes rayons, ô soleil ! d'où vient ta
“ lumière éternelle ? Tu t'avances dans ta
“ beauté majestueuse, et les étoiles se ca-
“ chent dans la profondeur des cieux, et la
“ lune pâle et froide se plonge dans les ondes
“ de l'Occident. Mais toi, tu te meus seul.
“ Eh ! qui pourrait te suivre dans ta course !
“ Les chênes des montagnes tombent, les
“ montagnes elles-mêmes s'écroulent sous le
“ poids des années, l'Océan s'élève et s'a-
“ baisse tour à tour, la lune se perd dans les
“ plaines du ciel ; mais toi, tu es toujours le
“ même, toujours brillant du même éclat dans
“ ta course éternelle. Lorsque le monde est
“ obscurci par les orages, lorsque le tonnerre
“ roule et que l'éclair vole, tu parais dans ta
“ beauté à travers les nuages, et tu te ris de
“ la tempête . . . Hélas ! tu brilles en vain
“ pour Ossian (1) car il ne voit plus tes
“ rayons, soit que ta chevelure dorée flotte
“ sur les montagnes de l'Orient, soit que ta
“ lumière frémissse aux portes de l'Occident.
“ . . . Mais peut-être, comme moi, tu n'as
“ qu'une saison, ô soleil ! et tes années au-
“ ront un terme ! Peut-être tu t'endormiras
“ un jour dans le sein de tes nuages, et tu
“ n'entendras plus la voix du matin ! . . . ”

Il y a à peine vingt-cinq ans, aucun savant (aucun ignorant, à *fortiori*) ne se doutait que la lyre des anciens bardes celtiques résonnât encore sous le beau ciel de la vieille France, quand un savant breton parut ces années dernières un beau livre à la main, rempli de chansons et de romances, les unes tendres, les autres gracieuses, et toutes traduites de la langue des Guincylan, des Taliesin et des Hyvarnion, les trois plus grands poètes connus de la littérature celto-bretonne. Cette révélation produisit dans le monde littéraire, monde des connaisseurs et des antiquaires, une sensation réellement marquée. Puis, à la surprise succéda bientôt une admiration d'autant plus vive que ces poésies armoricaines renferment des beautés incontestables. Nos lecteurs en jugeront par cette légende

(1) Ossian était aveugle, comme Homère, Milton et Delille. Il vécut au 11e siècle de notre ère, eut pour père Fingal, roi de Morven (mont d'Ecosse), pour femme Eirallin et pour fils Oscar ; il allait unir son fils à la belle Malvina, lorsqu'il le vit périr. (Bouillet.)

que nous allons reproduire, et qui a pour titre :

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN.

“Trois jeunes gens débauchés étaient en une hôtellerie : le vin qu'ils buvaient à pleins flots faisait bouillir leur sang. Quand ils eurent assez bu et assez mangé : Ha-billons-nous de peaux de têtes, dirent-ils, et allons courir !

“L'un de ces trois garçons, le plus chétif, voyant ses compagnons s'éloigner, s'en alla droit au cimetière et plaça sur sa tête une tête de mort ; c'était horrible à voir ! Et dans les trous des deux yeux il mit deux lumières ; puis il s'élança comme un démon à travers les rues. Les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes s'éloignaient à son approche.

“Quand les trois jeunes gens eurent fait le tour de la ville, ils se rencontrèrent et se mirent à hurler, à bondir et à railler tous les trois, disant :—Seigneur Dieu, où es-tu ? viens t'ébattre avec nous ! Dieu, fatigué de les voir, frappa un grand coup qui fit trembler toutes les maisons de la ville : tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

“Le plus jeune, avant de regagner sa demeure, rapporta la tête de mort au cimetière, et lui dit en s'en allant : Viens donc chez moi, tête de mort, viens-t'en demain souper !

“Alors il prit le chemin de sa demeure : il se jeta sur son lit pour se reposer et dormit toute la nuit. Le lendemain, en se levant, il s'en alla travailler, sans plus songer à la veille et à la fête.

“Il saisit sa fourche et s'en alla travailler en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

“Mais vers l'heure où la nuit s'ouvre, comme tout le monde soupait, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

“Le valet se leva pour ouvrir : il fut si épouvanté qu'il tomba à la renverse. Deux autres personnes s'élançèrent à l'instant pour le relever ; elles furent si troublées qu'elle moururent subitement.

“Le mort s'avança lentement jusqu'au milieu de la maison.—Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici : allons nous asseoir ensemble à ma table ; elle est dressée dans ma tombe.

“Hélas ! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jetait un cri épouvantable : il n'avait pas achevé, pas achevé,

“que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait.”

A nos lecteurs de faire les commentaires qu'ils jugeront à propos ; pour nous, nous trouvons que ce morceau est véritablement achevé ; il était impossible, croyons-nous, de présenter un tableau aussi émouvant, avec moins de mots et en des termes aussi choisis.

Et dire, pourtant, que ces poésies et les noms de leurs auteurs sont à peine connus en France tandis que le moindre grimaud, qui a un peu de talent et de facture, et dont la plume ne sait qu'écrire des romans immondes, est certain de voir son nom passer à la postérité. Pour l'édification de ceux qui seraient tentés de nous taxer d'exagération, nous nommons E, Sue, Paul de Kock et Pigault Lebrun, trois romanciers bien connus et lus avec avidité en France : nous n'osons dire en Canada.

XII.

Pour demeurer intacte, pour se conserver pure de tout alliage, une langue a besoin d'être soutenue par des établissements où elle est enseignée. Il est bien certain, par exemple, que si, en Canada, il n'y eût eu, lors de la conquête, aucune maison d'éducation, l'instruction aurait été se perdant de plus en plus, et en peu d'années on aurait eu la douleur de n'entendre parler que l'anglais dans nos compagnes.

Eh bien ! en Gaule, il n'y avait dans les commencements aucune école ; et à l'exception des prêtres, qui eux-mêmes n'étaient pas des savants, tout le monde était plongé dans l'ignorance la plus profonde ; voilà pourquoi les Grecs Phocéens eurent si peu de peine à faire adopter leur langue par les peuples du midi de la Gaule.

XIII.

La ville de Marseille avait pris en peu d'années une importance considérable, par son commerce immense avec presque toutes les nations de l'Europe. Elle ne se rendit pas moins célèbre par la haute renommée de ses écoles. On y professait publiquement l'histoire, la philosophie, les sciences exactes et d'observation. La jeunesse gauloise, avide de science comme de gloire, se pressait au pied de la chaire des savants professeurs de ces illustres écoles. Ajoutez à cela le nombre considérable d'institutions établies dans les villes les plus importantes, et vous aurez une idée de la subite substitution de la langue d'Homère et de Démothènes à celle des Taliesin et des Hyvarnion, dans le midi de la Gaule.

La Gaule enfin aurait peut-être égalé la Grèce ; Marseille, surpassé Athènes, n'eût été cette malencontreuse ambition qui poussa

les Grecs Phocéens à aller demander du secours aux Romains. On sait ce qui arriva.

XIV.

A l'époque où nous sommes rendus dans l'histoire littéraire de la Gaule, Rome possédait dans son sein une foule d'hommes éminents en tous genres. Celui-là même qui fit la conquête de la Gaule, l'illustre César, était un écrivain de premier ordre ; et si l'on sait quelque chose aujourd'hui sur les premiers temps de l'histoire de France, c'est grâce à César.

En bien des circonstances, l'histoire est obligée, en justice, (trop souvent hélas !) de blâmer la conduite des Romains envers les vaincus ; mais elle n'a qu'à les louer de leur empressement à faire participer au banquet de la science les peuples que le sort des armes avait faits leurs sujets.

Les moyens d'action qu'ils employèrent en Gaule, pour répandre l'instruction parmi les classes populaires, furent nombreux, puissants et efficaces ; et ce fut leur plus beau triomphe que d'entendre parler leur langue jusque dans les plus humbles chaumières, (2)

Le jour où la puissance romaine fut bien assise au-delà des Alpes, dit un auteur, une nouvelle étoile parut dans le firmament littéraire de la Gaule. Quelques Gaulois se distinguèrent tellement dans les lettres latines et dans l'éloquence, que les Romains élevèrent à l'un d'entre eux une statue avec cette inscription : *Rome, au roi de l'éloquence.*

(A continuer.)

DE L'ENSEIGNEMENT DU CHANT CHEZ LES ENFANTS.

(Suite et fin.)

III. Influence du Chant sur l'éducation morale.

Nous avons démontré les avantages et l'influence du chant sur l'éducation physique de la jeunesse ; il nous reste à expliquer l'effet moral qu'il peut produire comme source de sentiments élevés, comme moyen d'adoucir les mœurs.

Otre que l'étude du chant forme et perfectionne l'organe du langage et de la voix, outre que les élèves y prennent du rythme une habitude ineffaçable, on y trouve encore cet avantage qu'elle concourt d'une manière certaine à éveiller les dispositions musicales des élèves. En effet, à cette éducation des organes physiques se rattache étroitement le développement des facultés intellectuelles. Le sentiment du beau fait de constants progrès dans les esprits ; le germe du sentiment

(2) Le latin devint, dès la fin du second siècle, la langue vulgaire dans la Gaule.

artistique s'y trouve implanté, de manière à jeter chaque jour de nouvelles racines.

A l'amélioration morale qu'une semblable éducation ne saura manquer de produire, il faut joindre encore la jouissance du moment, point de la plus haute importance vis-à-vis de la jeunesse et auquel on ne saurait apporter une trop grande attention.

Depuis l'introduction du chant dans les écoles de l'Allemagne, ces établissements, jadis si tristes, ont pris un aspect tout autre. Les élèves ont perdu peu à peu cet invincible dégoût pour des abstractions qui leur faisaient regarder leur classe comme une véritable prison. On chante à l'ouverture et on chante encore à la fin de chaque classe. Pour éviter la fatigue que cause l'étude des autres matières de l'enseignement, les leçons de chant, avec tous leurs charmes et toutes les distractions qu'elle présentent, viennent rompre leur monotonie générale. Le chant égale la jeunesse et la dispose en outre à la ferveur religieuse dans les temples comme dans le sein du foyer domestique.

C'est dans cette éducation musicale, tout élémentaire qu'elle peut être, qu'on doit chercher la cause et le secret de l'amour ardent que l'Allemand professe pour la musique, et de l'opinion qui le fait regarder à l'étranger comme un enfant gâté de la nature pour tout ce qui se rattache à cet art.

Ses organes sont assouplis de bonne heure. Les principes élémentaires de la musique ont été gravés dans son esprit en même temps que l'A B C. Il saisit ensuite toute occasion de s'avancer plus loin dans la science ; partout il entend chanter ; partout il entend d'excellents modèles qu'il n'a plus qu'à imiter. Dans toutes les situations de sa vie, dans toutes les dispositions de son âme, dans les cercles de la société comme dans la solitude, partout, dans sa patrie comme à l'étranger, le chant est pour lui un fidèle et inséparable compagnon.

IV Influence du chant sur la santé des enfants.

Un des préjugés qui s'opposent le plus opiniâtrément à ce que l'enseignement du chant se répande parmi la jeunesse, est celui qui résulte dans cette opinion si fréquemment émise, savoir : que le chant, appris dans un âge encore tendre, peut avoir une influence funeste sur la santé des enfants, qu'il est la source de nombreuses maladies de poitrine, crachements de sang, affections pulmonaires et autres.

Le temps n'est pas encore bien éloigné où la même opinion trouvait des échos en Allemagne. Mais tous le monde sait aujourd'hui à quoi s'en tenir là-dessus. Les recherches les plus minutieuses, faites tant par les gouvernements que par les parents, ont prouvé que c'était là une opinion erronée, et des

expériences répétées mille fois ont enfin chassé de l'Allemagne cet absurde préjugé.

Ce n'était pas assez qu'on eût cessé de redouter le chant comme nuisible à la santé, on est arrivé à le considérer comme un des moyens les plus efficaces pour donner force et vigueur à tous les organes physiques que le chant met en mouvement.

Tous les genres d'exercices, soit corporels, soit intellectuels, ne peuvent qu'être favorables au développement du corps ou de l'esprit. De même que l'intelligence, l'esprit, et le cœur des enfants font chaque jour de nouveaux progrès, quand ils sont cultivés avec soin ; de même aussi, les muscles formant les parties du corps auxquelles on donne un exercice raisonnable, ne peuvent que gagner de la vigueur. L'expérience a fait aisément reconnaître que l'étude du chant, outre qu'elle forme la voix et l'oreille, procure encore de la force et de la souplesse à toutes les parties du corps qui exercent sur les poumons une influence quelconque.

Dans la vie physique, la respiration est un besoin naturel ; dans le chant, elle devient un art. En effet, dans le langage ordinaire, il est important que des phrases formées de plusieurs périodes soient débitées de manière à ce qu'on en rende le sens clair et intelligible, en observant avec soin les signes de la ponctuation ; cela devient encore d'une bien autre importance dans le langage musical, où les phrases ont peu d'étendue, où les signes de ponctuation sont par conséquent plus éloignés, et où d'ailleurs il se fait nécessairement une bien plus grande dépense de voix et de respiration. Une attention excessive devient indispensable, afin que le sens musical ne soit pas coupé mal à propos, par des repos malencontreux, qui auraient pour résultat de rendre ce sens tout-à-fait méconnaissable.

Puisque l'exécution musicale offre des passages qui demandent impérieusement à n'être pas coupés, sous peine de manquer entièrement leur effet, et de détruire complètement la pensée musicale, il en résulte que la respiration ne doit pas être arbitraire, c'est-à-dire qu'un chanteur ne doit pas respirer d'après la seule impulsion et le seul besoin de la nature, et que sa respiration doit être raisonnée, suivant les règles de l'art.

Rien n'est plus propre que l'étude du chant à procurer une respiration longue et étendue : j'en appelle à tous ceux qui ont cultivé leur voix, et qui ont pu comparer les résultats de leurs premières leçons avec celui des leçons suivantes. Dans les commencements, la moindre dépense de respiration est gênante pour l'élève ; une note lui paraît trop longue à soutenir ; plusieurs notes consécutives

épuisent entièrement son souffle ; il se trouve dès l'abord fatigué. Mais combien cette gêne n'est-elle pas prompte à disparaître : l'élève en vient bientôt à ce point que plusieurs notes à chanter d'une haleine lui semblent moins fatigantes que s'il lui fallait prendre à chaque note une respiration nouvelle. Peu à peu il s'habitue à chanter de suite, deux, trois, quatre notes, puis successivement deux, trois ou quatre mesures dans un mouvement plus ou moins lent ; et ce que peuvent alors permettre les poumons d'un enfant excéderait souvent les forces d'une personne tout-à-fait formée.

Cependant, ici comme en toutes choses, l'excès deviendrait nuisible, et il serait dangereux de trop fatiguer l'enfant par des exercices de ce genre ; mais il n'en serait pas moins souverainement injuste d'attribuer à l'étude du chant toutes les maladies de poitrine dont peuvent se trouver affectés les élèves.

L'exercice raisonnable et modéré du chant peut, au contraire, avoir une heureuse influence sur des tempéraments délicats, et procurer de la vigueur aux organes voisins de la poitrine et des poumons. Mais, pour cela, il faut que l'enseignement ait lieu dans les premières années de la vie, pendant l'enfance, où tous les organes sont encore souples et impressionnables.

TABLEAU GÉNÉRAL

DES

CONNAISSANCES HUMAINES.

SCIENCES.

I. *Sciences métaphysiques et morales.*

Théologie : Théologie naturelle et Théodicée ; Théologie révélée : dogme, liturgie exégèse.

Philosophie : psychologie, logique, métaphysique, morale, esthétique, pédagogie.

Jurisprudence : droit de la nature et des gens, droit politique, droit administratif, droit civil et criminel, droit canonique.

Economie politique et sociale.

II. *Sciences historiques.*

Histoire politique, histoire ecclésiastique, histoire littéraire, biographie, bibliographie ;

Chronologie, généalogie, archéologie, paléographie, numismatique, blason ;

Géographie, ethnographie, statistique.

III. *Sciences mathématiques.*

Mathématiques pures : arithmétique, algèbre, géométrie ;

Mathématiques appliquées : mécanique, astronomie, marine, art militaire, génie, construction navale, construction des

ponts et chaussées, des chemins de fer, etc.; métrologie.

IV. *Sciences physiques et naturelles.*

Physique: optique, acoustique, calorique, électricité, magnétisme, météorologie, etc.;

Chimie: chimie inorganique, chimie organique;

Histoire naturelle: minéralogie, géologie, botanique, zoologie, anthropologie, anatomie comparée;

Sciences médicales: anatomie et physiologie humaines; médecine: pathologie, hygiène, thérapeutique; chirurgie; pharmacie; art vétérinaire.

V. *Sciences occultes ou fausses sciences.*

Alchimie, astrologie, cabale, magie, chiromancie, nécromancie, sorcellerie, etc.

LETTRES.

Grammaire, linguistique, philologie; Rhétorique et étude des compositions en prose; discours et divers genres d'éloquence, histoire, romans, ouvrages didactiques, genre épistolaire, etc.

Poétique et étude des compositions en vers, poésie lyrique, épique, dramatique, satirique, didactique, descriptive, élégiaque, etc.

Critique littéraire.

ARTS.

I. *Beaux-arts et arts d'agrément.*

Arts du dessin: dessin proprement dit, peinture, gravure, lithographie, photographie, sculpture et statuaire, architecture;

Musique: théorie de la musique, solfège, musique vocale et instrumentale, composition musicale;

Danse et chorégraphie, gymnastique, escrime, équitation, natation;

Jeux; jeux scéniques et fêtes publiques; mimique; jeux d'adresse, prestidigitation; etc.

II. *ARTS UTILES, ARTS MÉCANIQUES ET INDUSTRIELS: TECHNOLOGIE.*

Arts qui fournissent les matières premières: arts agricoles; chasse, pêche, zootechnie, pisciculture, apiculture, sériciculture; exploitation des mines, des carrières, des salines, etc.

Arts et industries qui préparent les matières premières: fabriques, manufactures et usines; filature, tissage, draperie, pelleterie, tannerie, teinturerie; métallurgie, affinage; fabrication des produits chimiques, des poudres et salpêtres, raffinerie, etc.

Arts et industries qui mettent en œuvre les matières préparées: arts alimentaires, boulangerie, boucherie, fabrication de boissons (vin, bière, cidre, esprits, etc.),

art culinaire,—arts de l'habillement: tailleur, chapelier, cordonnier, gantier, couturière, etc.;—arts du bâtiment et de l'ameublement; maçonnerie, charpente, menuiserie, serrurerie, peinture, fumisterie, ébénisterie, tapisserie, etc.;—arts céramiques: poterie, vitrerie,—arts de luxe: orfèvrerie, bijouterie, joaillerie;—fabrication des instruments, outils, machines: instruments aratoires, coutellerie, armurerie; instruments de mathématiques, d'optique, etc.; instruments de musique;—arts typographiques: papeterie, imprimerie, librairie, etc.

Industrie commerciale: négoce, trafic, transport des marchandises; change des monnaies, négociation des valeurs, banque.

N. BOUILLET.

CARDAN LE GALÉRIEN.

Devant la rade de Toulon, et sur le versant occidental de cette crête de montagnes qui lie le pic de Coudon aux gorges d'Ollioules, on rencontre à chaque plateau les plus charmantes maisons de campagne qui soient en Provence: elles ont toutes le même point de vue, la mer, la rade, les vaisseaux, c'est-à-dire le tableau le plus riant et le plus varié. Dans les soirées de la belle saison, les familles se rassemblent sur les terrasses de ces petites villas, se dédommagent de la chaleur accablante du jour, par la fraîcheur qui monte de la mer aux approches de la nuit.

Les premières étoiles de la veillée de la Saint-Jean 183... venaient de se lever sur la crête grise et nue de Coudon, lorsque dans le silence de la campagne un coup de canon retentit, et s'éteignit d'échos en échos, de la colline de Lamalgue jusques dans les profondeurs du val d'Ollioules. Un mouvement électrique de terreur courut avec les échos, et troubla les veillées de la plus longue et de la plus belle des nuits d'été.

Partout sur les terrasses, où causaient les jeunes femmes et les jeunes gens, on entendait ce cri: *C'est un galérien évadé!* Il semble alors que chaque famille isolée va voir tomber au milieu d'elle quelque tigre à face humaine échappé de la ménagerie de l'arsenal de Toulon.

Si quelque observateur avait pu suivre au vol cette longue traînée d'effroi, qui courut de visage en visage à travers les veillées de la Saint-Jean, il aurait remarqué avec surprise la sérénité d'une seule famille, assise sous une treille, entre la rade et la montagne de Six-Fours. Cette sécurité de quelques personnes,

au milieu de la terreur générale était pourtant facile à expliquer. Depuis quelques jours, madame de Mellan et sa fille Anna étaient arrivées de New-York à Toulon pour terminer une importante affaire de famille, et elles avaient loué une jolie maison de campagne à peu de distance de la mer et du grand chemin. Un vieux domestique et deux femmes de chambre créoles étaient assis sur la terrasse avec les deux dames lorsque le coup de canon retentit. Personne ne pouvant donner à ces étrangères l'explication de ce signal d'alarme, elles le regardèrent comme un accident fort naturel dans une ville de guerre, et elles n'interrompirent pas même leur conversation.

Le hasard, ou pour mieux dire la fatalité poussa le galérien évadé dans la direction de la campagne habitée par madame de Mellan. C'était un homme qui a laissé un nom illustre dans le *pandemonium* du crime ; c'était le fameux Cardan, flétri et condamné pour vol compliqué de faux. Il avait mis deux mois à scier l'anneau de fer qui le liait à son camarade, et un jour que celui-ci dormait au soleil, dans le chantier du Mourrillon, Cardan rompit le dernier fil de l'anneau et s'évada. Le camarade, après un très-court sommeil escroqué à la vigilance du garde, se vit seul et se blottit dans une caverne de poutres et de planches, pour s'évader à son tour au moment propice ; mais on le découvrit le lendemain. Ce ne fut qu'à la nuit close que l'on s'aperçut de la fuite de Cardan.

Ce célèbre forçat était alors âgé de trente ans, il en avait passé quatre au bagne : sa taille haute et bien prise, ses manières distinguées, sa figure pâle et fière, annonçaient un criminel de bonne compagnie, avant que la veste rouge, qui nivelle tous les rangs, eût caché l'homme comme il faut sous l'enveloppe du galérien. Cette nuit-là Cardan ne portait que le pantalon de coutil ; il avait jeté sa veste aux orties ; agile et vigoureux, ses bonds ressemblaient plutôt au vol d'un oiseau ou aux élans de la panthère qu'à la marche précipitée de l'homme. Arrivé sous les grands arbres de la maison de madame de Mellan, il jugea le terrain avec cet instinct subtil que la nature donne à l'être fauve, et grim pant comme un mandrill le long d'un pieu renversé sur la façade de derrière, il entra dans les appartements du premier étage ; et, cinq minutes écoulées, il avait tout visité, tout vu dans les ténèbres, comme s'il se fût éclairé à la flamme de ses cheveux rouges ou de ses yeux.

Si cette espèce d'hommes appliquait au bien les facultés puissantes qu'elle applique au mal, le genre humain serait bientôt régénéré.

Cardan trouva quelques piles d'écus dans

un secrétaire, et il les serra dans les premières feuilles de papier qu'il sentit sous sa main. Il se contenta de cette petite somme, suffisante pour les besoins urgents, et d'un bond il sauta de la croisée dans la terre labourée du jardin.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait atteint le pic volcanique d'Évenos, qui mêle sa lave éteinte aux nuages. Là, il acheta la défroque d'un berger et quelques moutons, et, par des sentiers de chèvre, il descendit, le bâton à la main, dans la plaine de Bausset.

Sachant qu'une grande route mène toujours à une grande ville, Cardan suivit ce blanc et long ruban qui serpente de la chapelle de Sainte-Anne à la plaine de Cuges, et, chemin faisant, il saluait les gendarmes qui conduisaient les réfractaires, les marins en congé, les soldats arrivant d'Afrique, les saltimbanques et les orgues de Barbarie, tout ce curieux personnel de piétons qui peuple la route de Toulon à Marseille.

Il entra, protégé par la nuit, à Marseille, après avoir abandonné ses moutons, et prit une chambre modeste dans la rue du Baignoir, où on loge à pied et à cheval, mais surtout à pied.

En déroulant ses écus à la lueur d'une chandelle, il découvrit que les enveloppes étaient deux lettres, et il se mit à les lire par désœuvrement. Cette lecture, commencée avec insouciance, contracta bientôt les muscles de la face de Cardan et leur donna une expression singulière. Il se leva, le front penché, les yeux fixes, le poing serré, comme un bandit habitué à tous les crimes, et qui découvre par subite inspiration, le moyen d'en commettre un nouveau. Les scélérats ont aussi leurs illuminations soudaines, et dans leur cerveau, toujours en activité, un plan infernal éclate tout armé de ses noirceurs et de ses pièges victorieux.

Ces deux lettres étaient fort longues ; l'une était datée de l'île Bourbon, l'autre du cap de Bonne-Espérance. Elles rempliraient ici trop d'espace ; il nous suffira de les analyser en peu de mots, et de les réduire à leur plus simple expression. Ce résumé sera court.

Madame de Mellan, veuve depuis dix-huit mois, avait quitté New-York, où elle avait perdu son mari, et rentrait en Europe après vingt ans d'absence. Le désir de revoir son pays n'était pour rien dans ce voyage. M. de Mellan, né en Bretagne, était redevable de sa grande fortune à son noble ami M. de Kerbriant, gentilhomme ruiné par la révolution, et non indemnisé. M. de Kerbriant avait un fils unique nommé Albert ; ce jeune homme, n'ayant rien à espérer dans l'héritage d'une famille pauvre, s'était voué de bonne heure à la profession du marin ; mais il n'avait pas

malheureusement cette santé robuste que demande le service de la mer. M. de Mellan, à son lit de mort, fit une disposition suprême, qui réglait le mariage de sa fille avec le fils de son bienfaiteur, à des conditions si généreuses qu'elles acquittaient noblement la dette de la reconnaissance. La veuve, madame de Mellan, se soumit aveuglément aux dernières volontés de son mari; elle entama une correspondance avec Albert de Kerbriant, et ne trouva dans ce jeune homme qu'un empressement bien naturel à remplir la clause testamentaire du père d'Anna. Il fut donc convenu que les deux familles se réuniraient à Toulon vers le mois de juillet, époque à laquelle Albert de Kerbriant arriverait de Pondichéry sur un vaisseau de l'État, et que le mariage du jeune officier et d'Anna serait célébré sans retard. Madame de Mellan et sa fille étaient arrivées les premières à ce rendez-vous donné à travers l'Océan.

Un petit billet attaché à l'une de ses lettres annonçait la mort de M. de Kerbriant. Ce billet n'était pas de la main de son fils Albert, et il portait le timbre de Nantes.

Cardan conçut alors, après une longue méditation, une de ces idées extravagantes que le seul génie du mal peut faire réussir à l'aide d'infénales combinaisons. D'abord, il ne quitta pas subitement son costume indigent, de peur qu'une trop prompt métamorphose ne le compromît aux yeux de l'aubergiste; il se transforma pièce à pièce, achetant et revêtant en détail sa nouvelle toilette, puis il se logea dans une hôtellerie plus distinguée, ayant eu soin de déguiser non-seulement la couleur de ses cheveux et de son teint, mais encore sa taille, sa démarche et sa voix. Sur de dépister les limiers de la police, il se mit en quête de trouver un ami digne de lui, dans un de ces repaires d'eau-de-vie et de tabac que les grandes villes recèlent honteusement, à l'ombre des plus hideux quartiers.

Lavater et Gall sont deux enfants auprès d'un forçat évadé de Toulon. Celui-ci est doué, pour reconnaître un de ses pairs, d'un sixième sens, qui est l'odorat du crime. Cardan remarqua, dans un antre alcoolique du vieux Marseille, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, d'une figure pâle et nerveuse, avec des yeux d'un vert mat, ayant dans la nonchalance de son maintien tous les symptômes de l'horreur du travail, et dans son regard les reflets des mauvaises passions. Le costume de cet être annonçait, sous son délabrement, une certaine aisance que la paresse dévasta; chaque pièce de ses vêtements avait joué un rôle aux potences d'un tailleur en renom, à une date oubliée par le *Journal des Modes*. Mais ce qui surtout trahissait une misère fétide et une paresse incurable,

c'était une de ces cravates fondues en charpie grasse, et

Dont la ganse impuissante

Dissimule si mal une chemise absente.

Pardon si je me cite moi-même pour compléter ce signalement.

Cardan se lia bientôt, par la sympathie de quelques petits verres d'eau-de-mort, avec cet homme, et il ne tarda pas à reconnaître dans ce nouvel ami une de ces organisations indolentes même pour le crime, et qui ne peuvent se rendre coupables que par l'influence extérieure d'un pouvoir dominateur. Cependant, l'habile galérien employa plusieurs jours à sonder cet homme avant de l'élever à la dignité d'un complice, et lorsqu'il crut devoir arriver à la confiance, après quelques largesses d'écus de cinq francs, il lui dévoila ses plans. Dès ce moment, l'un de ces deux misérables fut un esclave aveugle, et l'autre un maître souverain.

Pour mener l'entreprise à bien, il manquait à Cardan une somme d'argent plus forte que celle qu'il avait volée dans le secrétaire de madame de Mellan, et qui d'ailleurs était presque épuisée. Cet obstacle fut bientôt vaincu. Les changeurs de Marseille ne sont pas inexpugnables comme leurs confrères de Paris; ils étaient trop négligemment, et toujours à la portée d'une main adroite d'escamoteur, leurs doubles napoléons et leurs piastres espagnoles. Cardan, qui rendait au besoin ses doigts invisibles, en changeant deux louis chez un de ces marchands d'or, enleva deux rouleaux avec tout le talent d'un prestidigitateur de profession ou d'un jongleur indien. Avec ce renfort métallique, il se sentait de force à conquérir le Pérou.

Le complice créé par Cardan se nommait Valentin Proghère. Il ne conserva que son prénom en devenant le valet de chambre de Cardan, devenu lui-même M. Albert de Kerbriant. La mission que Proghère reçut était fort délicate à remplir, malgré les lumineuses instructions reçues de la bouche du maître. Il s'agissait de se rendre en précurseur à la campagne de madame de Mellan, et de sonder adroitement le terrain avant de commencer le drame sans péril pour l'auteur.

Proghère, vêtu en domestique de confiance de bonne maison, partit pour Toulon, et, arrivé dans cette ville, il s'embarqua sur un petit canot et descendit devant la campagne de madame de Mellan un peu avant le coucher du soleil. Il joua parfaitement son rôle; il annonça aux deux dames que M. Albert de Kerbriant était arrivé à Nantes sur un vaisseau marchand parti du cap de Bonne-Espérance; que les fatigues de la mer l'a-

vaient forcé de donner sa démission plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, et qu'il s'en revenait des Indes simple bourgeois, indépendant du service militaire, et résolu de fixer sa résidence au choix des dames de Mellan.

Pendant l'entretien, Proghère se tenait debout sur la terrasse, tout prêt à s'élançer en trois bonds dans la campagne, si le moindre éclair de méfiance paraissait sur le visage des dames. Cette précaution fut inutile. Madame de Mellan était une bonne femme qui avait passé toute sa vie dans une habitation patriarcale des savanes du nouveau monde; elle ajouta foi plénière à tout ce que lui contait le précurseur de son gendre futur, et dans l'ivresse de sa joie, elle embrassa tendrement sa fille, déjà toute émue à l'idée d'un mariage si précipité.

Le lendemain, à trois heures après-midi, un grand bruit de roues et le claquement d'un fouet de postillon annonçèrent l'arrivée d'une chaise de poste dans la grande allée de la campagne.

— C'est M. de Kerbriant, mon maître, dit Proghère; je reconnais sa chaise.

MÉRY.

(A continuer.)

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—L'hon. M. Cartier est en ce moment à Washington.

L'hon. M. Brown est parti pour l'Angleterre la semaine dernière. Pendant son séjour dans ce pays, il doit conférer avec les autorités impériales au sujet de la défense des colonies et de la question du Nord-Ouest.

Les autorités de la ville de *Rouse's Point* ont reçu avis, dit-on, ces jours derniers, qu'il y a un coup de main comploté contre cette ville. L'expédition, suivant les informations reçues, s'organise et s'arme à Montréal.

Le Canadien de mercredi dernier dit qu'il paraît que le gouvernement va faire distribuer le projet de constitution aux Chambres du Parlement immédiatement. *Mieux vaut tard que jamais*, ajoute-t-il.

États-Unis.—Le général confédéré Hood s'est emparé de Decatur, dans l'Alabama, et a faite prisonnière la garnison de cette place, qui se composait de 8,000 hommes.

L'armée confédérée qui se trouve en ce moment dans le Tennessee, compte environ 40,000 hommes.

Il y a 8,000 prisonniers fédéraux à Savannah et 25,000 autres à Milne.

On dit que Petersburg a été évacué.

Atlanta n'a plus d'importance militaire; ses

arsenaux ont été détruits, de même que toutes les fabriques et fonderies depuis Chattanooga jusqu'à plusieurs milles au-delà d'Atlanta.

L'arsenal confédéré à Charleston a été incendié le 2 du courant.

Le Nord est décidé plus que jamais, paraît-il, à pousser la guerre avec vigueur.

Mexique.—Les Jemiers nouvelles du Mexique représentent le peuple mexicain comme encore divisé; mais l'Empire gagne chaque jour du terrain.

Les Français occuperont bientôt Manzilla.

Un certain nombre d'Indiens se sont révoltés contre Alvarez.

Equateur.—Cette république est en pleine révolution. L'ex-président *Urbina* essaie de renverser le président actuel, *Garcia Moreno*. Dans ce but, il est débarqué avec 400 hommes près de Guayaquil; mais on ne croit pas qu'il réussisse, quoiqu'il soit aidé par un assez fort parti dans l'intérieur.

Pérou.—Le congrès péruvien a décidé "qu'il est nécessaire que le Pérou déclare la guerre à l'Espagne, pour maintenir l'honneur et l'intégrité du pays."

Le Pérou fait des efforts pour convaincre les républiques voisines que la querelle de l'Espagne est une question de vitalité pour l'Amérique du Sud.

Un congrès des représentants des républiques de l'Amérique du Sud doit avoir lieu prochainement à Lima. Il discutera la situation faite aux républiques américaines par l'Europe et adoptera des mesures préservatives.

EUROPE.

Danemark.—La chambre basse du Rigzeraad danois a adopté le traité de paix à une grande majorité.

Italie.—La convention du 15 septembre continue à être l'objet de vives discussions dans la presse européenne.

M. de Falloux a publié un article sur ce sujet, dans le *Correspondant*, qui est très-remarquable et très-remarquable.

ASIE.

Japon.—L'expédition envoyée au Japon pour ouvrir la mer intérieure à tous les navires, a eu un succès complet.

Les ports occupés par les Japonais seront démantelés. Une partie de la flotte restera dans les eaux du Japon pour veiller à l'exécution des promesses.

CONDITIONS:

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lamtagne, No. 8.